

Entrevue de Madeleine Ouellette-Michalska

Susy Turcotte

Number 15, October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Turcotte, S. (1984). Entrevue de Madeleine Ouellette-Michalska. *Nuit blanche*, (15), 10–11.

Un univers de traces

*La Maison Trestler existe réellement, à Dorion, sur les bords paisibles du Lac des Deux-Montagnes. Classée monument historique en 1969 par le gouvernement fédéral et en 1976 par le gouvernement du Québec, la Maison Trestler est désormais l'hôte de manifestations artistiques et culturelles (expositions, concerts municipaux, etc.). Madeleine Ouellette-Michalska a été séduite par cette magnifique résidence. Elle fait revivre le Québec du XIXe siècle dans son dernier roman, *La Maison Trestler*. À partir des événements d'une vie de famille, comme il y en avait beaucoup à l'époque, l'auteure a essayé d'imaginer comment se mouvaient et agissaient les personnages. Le récit n'est pas linéaire; il est plutôt un déplacement de mémoire conduisant à un déplacement de récit.*

Madeleine Ouellette-Michalska

Photo A.M. Guérineau



Nuit blanche — Perspectives publiait, il y a quelques années, un reportage sur la Maison Trestler. Ce reportage, et surtout la photo qui l'accompagnait, ont déclenché l'écriture de ce roman. Mais l'histoire était peut-être déjà là, en vous, la maison n'étant que le support?

M.O. — Rien n'était là. J'ai eu le coup de foudre. Non, le coup de foudre, ce n'est pas ça. J'ai un choc en voyant cette photo. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai envie de voir cette maison. Alors je m'y rends. Et là, le bois me parle, les murs me parlent. Tout me parle. Je ne sais pas comment ça me parle, ni pourquoi, mais je me sens très ébranlée, comme si je renouais avec quelque chose d'ancien, sans savoir de quoi il s'agissait. Puis j'ai eu le coup de foudre pour les documents.

N.B. — Avez-vous commencé la rédaction de votre roman immédiatement après cette visite?

M.O. — Je n'ai pas pu écrire le roman tout de suite, parce que j'avais mon essai, *L'échappée des discours de l'oeil*, à terminer, ainsi qu'un recueil de poésie. J'ai donc attendu. Et c'est une fois le roman construit que je me suis dit que ce qui demandait à prendre la parole, c'était une mémoire inconsciente, très archaïque, et qui dit, je pense, par Catherine: «Est-ce qu'on n'est pas finalement la reconstitution du même être qui traverse toutes les périodes, tous les espaces, puis qui se cherche des visages?» Bien sûr, on a une identité individuelle, mais je crois qu'on est un simple point de résonance ou d'accueil de tout ce qui existe de vivant dans le monde. Une toute petite voix...

N.B. — Vous venez de parler de Catherine. Au début, vous aviez choisi de vous identifier à Madeleine Trestler, puis en cours de route, vous avez opté pour Catherine Trestler. Pourquoi ce changement?

M.O. — Il y avait peut-être, au départ, le prénom de Madeleine... Et Madeleine, c'était la douce.

N.B. — Catherine, elle, est plutôt rebelle.

M.O. — Oui. Et Catherine est plus forte, plus déterminée, plus passionnée. Madeleine était plutôt ce que j'avais été, moi, dans ma vie affective. Ça étonne toujours quand je dis cela car les gens trouvent que je suis ferme dans ma vie professionnelle ou dans mes prises de position: mais c'est de l'ordre de l'expression passionnée mais professionnelle. Dans ma vie affective, je suis très «Madeleine». Et Catherine me paraissait un personnage beaucoup plus intéressant. Je dis «personnage», mais c'est devenu autre chose. C'était à la fois une catharsis, une projection.

N.B. — Et c'était plus facile de passer par elle pour dire ce que vous aviez à exprimer?

M.O. — Oui. Catherine, au fond, avait été peut-être ce que j'aurais été, moi, sans la contrainte, la première contrainte qui est celle de l'éducation familiale. Et sa véritable personnalité, on la trouve en cours de route. On la trouve aussi en prenant des risques.

N.B. — Dans votre roman, cette complicité avec Catherine, on la sent très fortement. L'écriture est-elle aussi une recherche, une quête?

M.O. — Ce n'est ni recherche, ni quête. C'est un énorme besoin, un énorme appétit qu'il faut satisfaire; c'est pourquoi ça ne se place pas du tout en termes de recherche. C'est un besoin, une pulsion, de coïncider avec quelque chose, et je ne sais pas ce que c'est ce quelque chose, ça vient quand j'écris.

Au moment de l'écriture, il y a une grande mouvance qui nous fait toucher des profondeurs et qui relève beaucoup plus de la mémoire inconsciente. Et ce proche troublant, ou ce proche inquiétant, ce proche interpellant, c'est ce qui fait peut-être que l'écriture est un acte dangereux. Elle nous met en contact avec le monde qui est à la fois refoulé individuellement et socialement. C'est bien connu, alors, on ne sait pas ce qui va se passer et on ne sait pas ce que c'est, on ne sait pas ce qui nous interpelle. C'est le contact, c'est le rapport avec un monde finalement inconnu, pas juste dans notre petit nous, dans notre petit moi. Tout le monde cosmique, biologique, physique: tout ça fonctionne ensemble.

N.B. — On revient toujours à ce rapport fusionnel.

M.O. — Oui, il est vital ce rapport qui me remplit, me transporte, qui est le vrai bonheur de l'écriture. Et tout fait traces. Là création me passionne car elle me permet de m'orienter dans cet univers de traces non séparées. ■

Entrevue réalisée par Susy Turcotte

Bibliographie

- Le dôme*, Éd. Utopiques, 1968.
- Le jeu des saisons*, Éd. L'Actuelle, 1970.
- Chez les Termites*, Éd. L'Actuelle, 1975.
- La femme de sable*, Éd. Naaman, 1979.
- Le plat de lentilles*, Éd. du Biocreux, 1979.
- L'échappée des discours de l'oeil*, Éd. Nouvelle Optique, 1981.
- Entre le souffle et l'aine*, Éd. du Noroît, 1981.

